

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Les métamorphoses D'Ovide**

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

**Ovidius Naso, Publius**

**La Haye, 1744**

Fable onzieme argument

[urn:nbn:de:bsz:31-89278](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89278)

qui le présentent à sa place. Un autre (a) rapporte cette fable à l'entendement humain, qui connoit tous les tems, & qui se transforme en toute sorte de choses. Enfin Orphée a pensé que Protée étoit Dieu, le commencement de toutes choses : que comme principe de la nature, il avoit les clefs de la mer, & présidoit à toutes choses, qu'il faisoit prendre diverses formes à la matiere, & que rien ne lui étoit caché.

## FABLE ONZIÈME.

## A R G U M E N T.

*Metra voyant qu'Eresichton son pere avoit été puni d'une faim qui ne se pouvoit assouvir, pour avoir coupé une forêt consacrée à Ceres, & qu'il avoit déjà mangé tout son bien, demanda à Neptune qui l'avoit autrefois aimée, la vertu de se transformer; & obtint ce qu'elle demandoit. Ainsi Eresichton, qui avoit été forcé de la vendre, afin d'avoir quelque argent pour vivre, la revendit plusieurs fois, parce qu'aussi-tôt qu'il l'avoit vendue, elle prenoit une autre forme, & s'échappoit facilement. Mais enfin cette ruse ayant été découverte, ce misérable pere fut contraint de se dévorer lui-même, & reçut la peine que son impiété méritoit.*

**M**ETRA, fille d'Eresichton, avoit la même vertu que Protée. Son pere étoit un impie, qui avoit toujours méprisé les Dieux, & qui ne leur avoit jamais don-

(a) Philipp. Melancthon, in Decad. de Art. Liber.

288 LES METAMORPHOSES  
né d'encens. On dit même qu'il coupa un  
bois qui étoit consacré à Cerès, & à qui  
l'antiquité avoit toujours porté du respect.  
Il y avoit dans cette forêt un vieux chêne  
qui faisoit tout seul une autre forêt; & qui  
étoit toujours chargé de bouquets, de de-  
vises, de rubans, & de quantité d'autres  
choses, qui donnoient assez à connoître  
qu'on y venoit faire des vœux, comme en  
un lieu saint & religieux. Quelquefois les  
Dryades venoient danser sous son ombre,  
& bien souvent elles en mesuroient la gros-  
seur en étendant les bras à l'entour, & se  
tenant par la main les unes les autres. Ce  
chêne avoit environ sept toises de tour, &  
il y avoit plus d'herbe sous son étenduë, que  
dans le reste de la forêt. Néanmoins Ere-  
fichton ne le respecta pas plus que les au-  
tres. Il commanda à ses gens d'abatre cet  
arbre sacré, & voyant qu'ils appréhen-  
doient de lui obéir, & qu'ils n'osoient  
toucher à ce chêne, il prit lui-même la coi-  
gnée de l'un de ses serviteurs, en pronon-  
çant ces paroles impies. » Que cet arbre,  
» dit-il, soit chéri de Cerès, ou que ce soit  
» Cerès elle-même, il ne m'importe; la  
» tête de l'un ou de l'autre touchera bien-  
» tôt la terre. » En même tems qu'il eut  
parlé, & qu'il eut levé la coignée; cet ar-  
bre trembla; & comme s'il eût appréhen-  
dé le coup qui devoit le faire tomber, il  
en

en fortit une espece de gémissement, & ses feuilles, ses glands & ses branches en pâlirent comme de crainte. Mais dès que cet impie en eût frappé le tronc, il en fortit autant de sang de son écorce entr'ouverte, que de la gorge d'un Taureau qu'on immole devant les Autels. Tout le monde s'étonna de ce grand prodige, & quelqu'un ayant eu la hardiesse de retenir le bras d'Éresichthon, pour l'empêcher d'achever son crime, il se retourna en furie vers celui qui le retenoit, & quittant l'arbre pour cet homme: » Reçois, dit-il, la récompense de ta piété, » & en même tems il lui abbatit la tête d'un coup de coignée, & puis il retourna à ce chêne. Tandis qu'il le frappoit, & qu'il faisoit des efforts pour l'abatre, il en fortit une voix avec ces paroles: » Ce n'est pas un arbre que tu frappes, c'est une Nymphe aimée de Cérès, qu'elle conservoit sous cet arbre. Mais je te prédis en mourant, que ta punition vengera ma mort, & que tu touches déjà la peine qui châtera ton impiété. » Néanmoins ce prodige ne fit point sur lui d'impression; il voulut achever de mériter son châtement, & par une infinité de coups, & par le secours des cordes qu'il fit attacher au haut de ce chêne, enfin il abbatit ce grand arbre qui entraîna avec lui une partie de la forêt. Les Dryades

affligées de la perte de leur sœur, en prirent le deuil en même tems, & allèrent trouver Cerès pour lui demander la vengeance de l'impiété d'Eresichthon. Cette Déesse touchée de leur douleur, & de leurs prières, leur accorda ce qu'elles étoient venues demander; & pour témoigner elle-même le ressentiment qu'elle avoit de la perte de cette Nymphé, elle fit trembler les campagnes qui étoient alors couvertes de bleds. Elle chercha donc un suplice qui fut assez rigoureux pour châtier cet impie, s'il est vrai qu'il y en eut d'assez rigoureux pour la punition de ceux qui méprisent la Divinité. Ainsi elle résolut de le faire mourir de faim, & parce que Cerès & la Faim ne peuvent demeurer ensemble, elle n'alla pas trouver cette Déesse décharnée, mais elle appella une Nymphé des montagnes, & lui parla en ces termes: » Il ya, dit-elle, » aux extrémités de la Scythie, une terre » triste & sterile, où l'on ne voit ni arbres » ni fruits, où le froid est éternel, & où » habitent la Pâleur, le Tremblement & la » Faim. Allez donc en ce pays-là, & commandez de ma part à la Faim de venir se » cacher dans les entrailles de ce sacrilège, » & de s'y rendre si forte, que rien ne la » puisse vaincre, ni la chasser de son corps. » Au reste, ne vous épouvantez point de la » longueur du chemin, prenez mon char  
pour

» pour vous y conduire , mes dragons vous  
 » y meneront. » Aussi-tôt la Nympe monta sur ce chariot , & arriva bien-tôt après en Scythie , sur les sommets du Caucase , où elle fit reposer ses dragons. Puis elle alla chercher la Faim , & la trouva dans un champ qui n'étoit rempli que de pierres , & où néanmoins elle tâchoit d'arracher avec les dents & avec les ongles un peu d'herbe qui y paroissoit. Elle avoit le poil hérissé , les yeux creux , le visage pâle , les levres sèches & bleuâtres , les dents longues , & comme couvertes de rouille. Vous eussiez pû voir ses entrailles au travers de sa peau qui étoit extraordinairement dure. Elle n'avoit point de graisse qui pût empêcher de compter ses os , & n'avoit pour ventre que la place du ventre. Les mamelles lui pendoient comme une peau sèche & aride , & tout le haut d'un corps si maigre , ne sembloit être soutenu que sur l'épine du dos. Sa maigreur avoit fait grossir ses jointures ; ses genoux paroissoient enflés au regard des cuisses & des jambes , & ses talons s'allongoient derrière ses pieds. Lorsque la Nympe la vit de loin , car elle n'osa en approcher , elle lui fit entendre les ordres & la volonté de Cerès. Mais bien qu'elle en fût assez éloignée , & qu'elle ne l'eût regardée qu'autant de tems qu'il en falloit pour exécuter sa commission ,

il lui sembla toutefois que la Faim la gaignoit déjà. C'est pourquoi sans demeurer davantage en cet endroit, elle fit tourner ses dragons, & leur fit prendre le chemin de la Thessalie. Quoique la Faim soit naturellement ennemie de Cerès, elle obéit néanmoins à ses volontés, & se laissa emporter par le vent dans la maison où elle avoit ordre d'aller exercer sa puissance. Elle n'y fut pas si-tôt entrée, qu'elle se jeta dans le lit de ce sacrilège, & l'ayant trouvé endormi (car il étoit nuit quand elle arriva) elle embrassa ce misérable, elle se glissa dans son sein, elle s'inspira dans lui-même, & après avoir satisfait aux commandemens de la Déesse, elle quitta ce pays fertile, & se retira dans ses déserts. Cependant Erechthon qui étoit encore endormi, songe qu'il a faim, demande à manger, remue la bouche, comme si véritablement il eût mangé, se lasse les dents contre les dents, exerce son appetit avec des viandes imaginaires, & avale & devore l'air, en pensant manger quelque chose. Mais quand il fut reveillé, son appetit ne fut pas moindre. Il trouva que le songe qu'il avoit eu, étoit un songe véritable; une furieuse envie de manger lui brûle & lui devore les entrailles. En même tems il fait venir tout ce que l'air, la mer, & la terre peuvent fournir pour degrands repas, & au milieu même

me des viandes, il se plaint toujours qu'il a faim. Bien que sa table en soit couverte, il ne laisse pas d'en demander, & ce qui suffiroit pour une ville, & même pour tout un Royaume, ne suffit pas pour un seul homme. Plus son estomach reçoit de viande, plus il en veut, plus il en désire, comme la mer engloutit tous les fleuves de la terre, sans toutefois s'affouvir de tant d'eaux qu'elle reçoit. Comme le feu n'a jamais assez de nourriture, & qu'il devient plus devorant par l'abondance de ce qu'on lui donne, ainsi la bouche du profane Eresichthon prend la viande, & en demande en même tems. Tout ce qu'il mange, ne produit point d'autre effet en lui qu'une nouvelle envie de manger, & son estomach toujours vuide, est comme un gouffre sans fond, qu'on ne sçauroit remplir. Non seulement il diminua les biens qu'il avoit eus de son pere, mais il les consuma entierement, sans pouvoir appaiser sa faim. C'est une rage insatiable, qui lui demande toujours, & qu'il ne sçauroit contenter. Enfin après avoir tout devoré, il ne lui restoit plus que sa fille, digne sans doute d'un autre pere, & le misérable Eresichthon fut contraint même de la vendre pour avoir dequoi manger. Mais comme cette fille étoit genereuse, elle ne pût souffrir de maître, & son courage & la servitude étoient des choses incompatibles.

tibles. Elle eut donc recours à Neptune qui l'avoit autrefois aimée, & tendant les bras vers la mer, elle lui fit cette priere: » O » Neptune! ô grand Dieu, dit-elle, ôte- » moi du pouvoir d'un maître, moi que tu » jugeas digne de ton amour! » Neptune écouta favorablement sa priere, & comme son maître qui la suivoit, en eut un peu détourné les yeux pour regarder autre chose, elle changea aussi-tôt de forme, & fut métamorphosée en pêcheur. Son maître qui la voyoit, & qui s'étonnoit pourtant de ne la plus voir, regarde & la cherche de tous côtés, & après avoir souhaité une heureuse pêche à ce pêcheur, il lui demanda s'il n'avoit point vu passer une femme assez mal vêtue & les cheveux en désordre. Elle étoit, dit-il, sur ce rivage il n'y a qu'un moment. » Dites-moi, je vous prie, où elle est, il ne » se peut faire qu'elle soit loin. » Cette fille reconnut bien à la demande de son maître, que la faveur de Neptune avoit produit quelque effet, & se réjouissant qu'on la cherchât où l'on la voyoit, & qu'on lui demandât des nouvelles d'elle-même: » Qui que » vous soyez, dit-elle, je vous prie de m'ex- » cuser, j'ai toujours eu les yeux sur l'eau, » je ne m'en suis point détourné, & n'ai re- » gardé que ma ligne. Je veux que le Dieu » des eaux ne me favorise jamais, si j'ai vu » d'aujourd'hui sur ce rivage un autre hom-  
me



Ant.

Landesbibliothek  
Karlsruhe

ma  
ma  
reti  
for  
Ere  
de  
fig  
fieu  
jou  
tan  
cer  
per  
app  
ma  
nifi  
fin  
fill  
co  
ma  
co  
fi l  
d'a  
m  
cu  
ma  
vo  
&  
pr  
fo  
en  
en

me ou une autre femme que moi. » Son maître trompé par elle-même, la crut & se retira, & cependant elle reprit sa premiere forme, & revint trouver son pere. Ainsi Erefichthon voyant qu'elle avoit la vertu de se transformer, & de prendre diverses figures, la vendit plusieurs fois, & à plusieurs maîtres de qui elle s'échapoit toujours, en se changeant tantôt en jument, tantôt en oiseau, tantôt en bœuf, tantôt en cerf: Et par cette ruse elle nourrissoit son pere, non pas toutefois selon sa faim & son appetit. Mais lorsque la force d'un si grand mal eut épuisé tous les artifices qui lui fournissoient de la nourriture, & qu'on eût enfin reconnu les louables tromperies d'une fille si pieuse, le misérable Erefichthon fut contraint d'être lui-même son aliment, se mangea membre à membre, & nourrit son corps en le devorant. Mais pourquoi parler si long-tems de la vertu merveilleuse, que d'autres ont euë de se transformer? Moi-même qui vous parle, n'ai-je pas cette faculté, bien que je ne l'aye que limitée? L'on me voit quand il me plaît dans la forme où vous me voyez. Quelquefois je me courbe & je me traîne en serpent, quelquefois je prens la forme d'un Taureau, & toute ma force est en mes cornes. Au moins c'étoit en cela qu'elle consistoit, tandis que je pus en prendre deux, mais maintenant, com-

me

296 LES METAMORPHOSES  
me vous voyez, je n'en ai que d'un côté, & quand je veux m'en servir, je n'en trouve qu'une à mon secours. Il ne parla pas davantage, & ses paroles furent suivies de quelques soupirs.

E X P L I C A T I O N.

*D'Eresichton, de Metra, & des Nymphes.*

**S**I je voulois faire des conjectures, ou profiter de celles des autres, je dirois & qu'Eresichton étoit un prodigue qui épuisa ses biens par ses débauches, & que la charité ingénieuse de Metra, sa fille, lui fit prendre tour à tour mille formes différentes pour le soulager, ce qui donna lieu à la fable. J'aurois un champ non moins spacieux, si j'aimois mieux m'étendre en réflexions morales. Je ferois voir que ce malheureux famelique est l'image d'un avare. En vain attentif à ses intérêts, un tel homme s'est caché sous une infinité de déguisemens, pour rassasier la faim des richesses qui le dévore. Il est puni d'avoir négligé les vrais biens, pour en rechercher de faux, par le peu de satisfaction qu'il y trouve, après les avoir acquis. Son cœur demeure vuide, parce qu'il n'est que Dieu qui puisse le remplir. En un mot ses desirs mêmes sont des Bourreaux cruels, qui l'agissent sans cesse & qui le déchirent sans pitié. Mais il vaut mieux passer à ce qui concerne les Hamadryades, dont il est parlé ici, & rapporter ce que la fable en raconte, avec ce qu'en ont dit les Commentateurs.

Les Anciens comptoient plusieurs sortes de Nymphes. Les Naiades, qui présidoient aux fleuves & aux fontaines. Les Limniades, qui habi-  
toient

toient les Marais. Les Napées, qui vivoient dans les Boccages. Les Dryades, qui se plaisoient dans les Bois. Les Oreades qui demeuroient sur les montagnes, & les Nereïdes qui étoient dans la mer. Enfin les Hamadryades, dont la vie étoit attachée à celle de quelque arbre. Toutes étoient immortelles. Il n'y avoit que ces dernières, à qui le destin eût refusé ce beau privilège. Il les avoit même exposées, dit-on communément, à la violence des hommes, & pour la peine qu'elles avoient de conserver les arbres, elles couroient risque cent fois par jour de périr avec eux, parce que ne se trouvant point dans toute sorte, on ne pouvoit deviner qu'elles étoient dans ceux qu'on vouloit abbatre. Néanmoins on assure qu'elles avoient quelquesfois le bonheur d'échapper à tant de périls, & qu'elles vivoient un tems infini. C'est ce qu'Aufone nous apprend dans les vers que je vais copier, & qui font une version du Grec d'Hésiode.

*Ter binos deciesque novem super exit in annos,  
 Iusta senescentum quos implet vita vivorum.  
 Hos novies superat vivendo garrula cornix,  
 Et quater egreditur cornicis sæcula cervus.  
 Alipedem cervum ter vincit corvus, & illum  
 Multiplicat novies Phœnix, reparabilis ales,  
 Quem vos perpetuo decies prævertitis ævo,  
 Mymphæ Hamadryades, quarum longissima vita  
 est.*

Si ce compte est juste, quelle longueur de vie, puisqu'elle devoit monter à neuf cent trente trois mil cent vingt ans, ou du moins à neuf mille sept cent vingt, au cas qu'on ne donnât qu'une année à l'âge de l'homme.

Mais comment accorder cette hypotèse avec la Raison & avec les Poètes? Nous scavons certainement

tamment que les chênes mêmes ne vivent pas le demi quart du tems qu'on vient de voir. La vie des Nymphes ne dépendoit donc pas de celle des arbres, ou bien elle n'avoit pas la durée qu'on dit. D'un autre côté, les Poëtes nous dépeignent les Hamadryades naissantes & mourantes avec les arbres. Stace fait même mention d'un bois qui avoit vû renouveler ses Dryades & ses Faunes, semblable à ces antiques Châteaux qui ont servi tour à tour de demeure aux ayeux, aux peres & aux fils. Voici ses vers.

. . . . . *Stat sacra senecta (sylva)*  
*Numine, nec solos hominum transgressa veterno*  
*Fertur avos, Nymphas etiam mutasse superstes*  
*Faunorumque greges. . . . .*

Donc ces Nymphes mouroient, même avant les arbres où elles habitoient, bien loin qu'elles leur survécussent, ou du moins elles périssent, quand ils périssent.

Si les Poëtes parloient sérieusement & dogmatiquement dans leurs écrits, j'avoue qu'il faudroit adopter cette dernière conclusion, & dire que leur système là-dessus étoit celui de la Philosophie Payenne, sans aucun changement. Mais on sçait que ces sortes d'Ecrivains alteroient non-seulement leur histoire, mais encore leur Religion. C'est pourquoy je croi pouvoir m'en tenir au récit d'Hésiode, appuyé par Plutarque (a) & l'expliquer de la manière suivante, d'autant plus qu'ils y donnent eux-mêmes lieu. En effet ces Nymphes avoient, disent-ils, la liberté de se promener, elles dansoient souvent autour de leurs demeures, & souvent elles s'enfonçoient dans des antres, pour (b) y goûter les plaisirs de l'amour

(a) In Lib. de Oracul. defectu.

(b) Homer. in Hymn. Veneris.

avec les Faunes & les Satyres. N'est-ce pas là insinuer en quelque façon qu'elles pouvoient abandonner leur résidence, quand elle ménaçoit ruine, & qu'elles couroient risque d'être ensevelies sous ses débris ? Bien plus, des hommes qui pensoient que les Hamadryades étoient des Divinités, au moins du second ordre, pouvoient-ils penser qu'elles étoient sujettes à mourir, dès qu'un chêne venoit à sécher, eux qui ne croyoient point pour la plupart, que l'ame des hommes mourût avec le corps ? Je ne sçauois me le persuader en aucune manière. Ainsi je reviens à Hésiode, ce qui me fournira l'occasion de parler de l'origine des Hamadryades.

Meursius prétend que les Nymphes n'étoient autre chose que les Manes, ce qu'il prouve, en dérivant le mot *Nυμφη* du Phénicien *Nephas*, qui signifie ame. Les anciens, dit-il, se persuadoient que celles des Morts erroient dans les lieux qu'elles avoient aimés, & qu'elles se plaisoient sur-tout sous les arbres verts. C'est par cette raison, continue-t'il, qu'on avoit pour ces derniers une vénération religieuse, qu'on y invoquoit les ombres, qu'on tâchoit de se les rendre favorables par des sacrifices de lait, d'huile, de miel, & même de chevres. Quoique cette opinion paroisse probable, je voudrois cependant tirer une autre conclusion de ce qui en est le principe, sçavoir de l'Étymologie du mot des Nymphes. Voici comment. Les mêmes anciens croyoient les Astres animés, de sorte qu'Anaxagore ayant osé penser autrement au sujet du Soleil, il s'en trouva mal. Ce qui les avoit poussés dans cette erreur, sçavoir, le mouvement régulier des Astres, qu'ils ne pouvoient concevoir que comme une marque de vie, leur fit juger de même d'une infinité d'autre choses. Pourquoi donc, ce-

la

la étant, n'eussent-ils pas donné aussi une ame aux Plantes ? Leur nutrition, leur accréation, leurs maladies ne devoient-elles pas faire sur eux la même impression que ce qu'ils voyoient dans les Astres, & par conséquent produire le même raisonnement ? Il est donc vraisemblable que les Nymphes ne font que les ames des arbres. Que dans les commencemens, les hommes ne purent se défendre d'avoir quelque espece d'admiration pour ceux d'entre les arbres qui étoient d'une grandeur extraordinaire & d'une grande ancienneté (a). Que l'obscurité des forêts leur inspira une secrète horreur qu'ils attribuerent (b) à la présence de quelque Divinité. Qu'enfin ils en conclurent que les ames de ces arbres étoient ces Divinités qui les effrayoient, d'où ils en vinrent à leur offrir des sacrifices.

Si c'est là effectivement l'origine des Hamadryades, parmi les Payens, il faut reconnoître qu'elles pouvoient bien ne pas mourir avec leurs Arbres, puisque la mort de ceux-ci ne pouvoit entraîner naturellement la mort de celles-là, qui étoient des Esprits ou des Démons, comme on s'exprimoit alors. II. Que la longue vie qu'Hésiode leur donne est donc fondée, & sur la raison, & sur la Théologie du Paganisme. III. Que par conséquent leur durée surpassoit celle des Arbres. IV. Qu'ainsi elles passoient d'Arbre en Arbre, jusqu'à ce qu'elles eussent achevé leur carrière. V. Qu'elles étoient appellées Hamadryades; non point parce qu'elles naissoient & mouroient avec les arbres; mais parce que ceux-ci ne pouvoient vivre sans elles, & qu'ils mouroient, lorsqu'ils en étoient abandonnés. VI. Enfin que les prieres qu'elles adresent, dans les Poëtes, à ceux qui

(a) Quintil. lib. X.

(b) Lucan. lib. XII.

veulent

veulent abattre les arbres où elles resident, doivent être attribuées à l'amour qu'elles avoient, non pour la vie, puisqu'on ne pouvoit la leur ôter, mais pour ces demeures auxquelles elles étoient accoutumées par une longue habitude.

J'avoue néanmoins que j'ai contre moi le témoignage d'Homere, outre celui de bien d'autres. Il s'exprime ainsi dans l'Hymne de Venus.

*Simul cum Nymphis Abietes & Quercus altis capitibus præditæ,*

*Nascentibus nascuntur super Terram alentem viros.*

*Sed quando jam Parca astiterit mortis,*

*Siccantur quidem primum arbores pulchræ,*

*Cortex autem corrumpitur, & cadunt Rami.*

*Harum verò anima simul relinquit lucem solis.*

Mais qui ne sçait encore un coup que les saillies d'un Poëte ne respectent rien, & que ces sortes d'Ecrivains sont sujets à se contredire ! Croyons en donc Hésiode qui rapportoit *ex professo* le sentiment des Théologiens de son tems, & Plutarque qui fait la même chose dans son traité de la cessation des Oracles.

*Fin du second Tome.*

... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17

... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17

... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17  
... d'Orville, le 17

... d'Orville, le 17

... d'Orville, le 17

... d'Orville, le 17